

Les rencontres du film d'art

Edition **2018**



MAURIZIO CATTELAN, BE RIGHT BACK

de Maura Axelrod

2017

Entretien avec Maurizio Cattelan



Il est, avec Jeff Koons, Damien Hirst, Takashi Murakami, l'une des stars de l'art contemporain. Après avoir annoncé sa retraite en 2011, il revient cette semaine à la Monnaie de Paris, alors que s'ouvre la Fiac.



Les rois avaient leur bouffon, les riches collectionneurs actuels aussi. Redoutable farceur, agitateur sarcastique, génial provocateur, l'artiste Maurizio Cattelan tient ce rôle avec brio, au risque de se brûler les ailes. Silhouette longiligne, belle gueule, il aime jouer avec la presse. N'a-t-il pas un jour envoyé un de ses amis répondre à une interview à sa place !

Ce fils de camionneur originaire de la région de Padoue s'est lancé dans l'art après avoir vécu de petits boulots : infirmier ou assistant à la morgue. Contradictions et revirements, infos et intox, légèreté et profondeur nourrissent une œuvre qui prête à rire tout en évoquant la peur de la mort, la cruauté du monde ou la corruption des systèmes. Son arme : les chocs visuels. Dernière pirouette : en 2011, alors qu'il venait de fêter ses 51 ans, il a mis en scène ses adieux en suspendant, au centre du musée Guggenheim à New York, toutes ses œuvres réalisées depuis vingt ans. Heureusement, il a changé d'avis : il revient cette semaine à la Monnaie de Paris, sans pour autant présenter de nouvelles oeuvres. Mais pour donner un autre éclairage à son travail.

"Le fait qu'une œuvre dure a bien plus de sens que le fait qu'elle choque"

Paris Match. Votre dernière expo au Guggenheim de New York était présentée comme celle de vos adieux à l'art. Pourquoi revenir à Paris ?

Maurizio Cattelan. L'exposition du Guggenheim était plus une pièce en elle-même : une œuvre massive qui pourrait être considérée comme la dernière de cette période de ma vie... Le temps a passé depuis, et j'ai l'impression que tout a changé. Cet accrochage et ma retraite dans la foulée ont néanmoins permis de voir mon travail d'une manière différente, de prendre un peu de recul sur ce que je fais, et aussi de tracer un fil rouge.

Présenterez-vous de nouvelles œuvres ?

Au départ, l'idée n'était pas de montrer mes œuvres anciennes, Chiara Parisi [ndlr: directrice des programmes culturels de la Monnaie de Paris] m'ayant invité pour créer quelque chose de nouveau. Mais je n'ai pas réussi à trouver la bonne option. Donc, j'ai décidé de faire une nouvelle sélection sincère de mon travail et j'ai été le premier surpris du résultat...

Le principal problème d'un artiste aujourd'hui est-il de rester pertinent ?

J'aimerais être pertinent au quotidien pour être certain que le temps ne passe pas en vain. Par le passé, l'art a pu être innovant, prenant même plusieurs fois un rôle leader dans l'Histoire. Mais ce rôle échoit désormais à de nouvelles disciplines. Je pense notamment à la cuisine, vu le nombre d'émissions de télé qui lui sont consacrées et à la prolifération de restaurants partout dans le monde. L'architecture aussi peut prétendre à cette fonction ; je suis sans cesse surpris par la façon dont on peut aujourd'hui, grâce à un ordinateur, construire des buildings, un peu à la manière d'une sculpture, mais où l'on prévoit aussi l'endroit où l'on va pisser ou prendre une douche.

Pensez-vous qu'il soit essentiel de créer des images choquantes pour atteindre le public ?

De mon point de vue, le fait qu'une œuvre dure a bien plus de sens que le fait qu'elle choque. C'est le véritable défi, dans un monde totalement pollué par des images que l'on consomme à tout bout de champ. En de rares occasions, je suis content que mes "images" puissent nourrir l'imaginaire du public pendant plus de deux secondes...

Avez-vous renoncé parfois à certaines idées, parce qu'elles allaient trop loin ?

J'ai souvent rêvé de me balader nu dans la rue, mais un problème très pratique m'en a empêché : où est-ce que je mettrais mon portefeuille ? Plus sérieusement, si je n'ai pas osé me lancer dans certains projets, c'est parce qu'ils n'étaient pas assez forts, non parce qu'ils allaient trop loin.

Cette année, votre œuvre "Him" (représentant Hitler à genoux, à taille d'enfant) s'est vendue 17 millions de dollars. Qu'est-ce que cela vous inspire ?

Que le diable fait toujours vendre ! Quand j'ai voulu la montrer pour la première fois, en 2001, j'ai soudainement eu envie de la détruire. J'ai changé d'avis lorsque je l'ai vue dans sa caisse, prête à être installée : ce n'était plus ce que j'avais imaginé, je n'avais donc plus de droits dessus. C'est une constante avec les œuvres d'art : dès qu'elles sont terminées, vous en perdez la paternité. La chose intéressante à propos de cette vente, c'est que ce sont des héritiers de survivants de l'Holocauste qui l'ont achetée. C'est leur revanche définitive.



Lorsque vous l'avez exposée dans le ghetto de Varsovie, on vous a pourtant fortement critiqué...

J'ai été invité à Varsovie pour notamment y montrer une œuvre dans un contexte urbain. Ce qui m'intéressait était la possibilité d'évoquer une image sans vraiment la montrer [ndlr: la sculpture se découvre de dos ; c'est en faisant le tour que l'on reconnaît le visage de Hitler]. La mémoire du visage de "Him" est plus forte que la sculpture en elle-même. De la rue, on ne voyait que le dos d'un enfant, agenouillé, en train de prier seul dans son coin.

Avez-vous peur parfois des prix que vos œuvres peuvent atteindre dans les ventes?

J'ai peur d'avoir un accident lorsque je roule à vélo dans la rue, j'ai peur que Donald Trump soit le futur président des Etats-Unis, j'ai peur que le moustique qui vient d'entrer dans la pièce m'empêche de dormir ce soir. Je me fiche un peu des ventes, car plein de choses essentielles passent avant...

"Gagner de l'argent ne doit pas transformer votre esprit"

Que faites-vous de votre argent ?

Gagner de l'argent ne doit pas transformer votre esprit. Je me suis simplement acheté un peu de douceur... Mais cela n'a pas changé mon rapport aux autres. Voilà quelque chose qui pourrait faire vraiment peur: que l'argent vous détruise au lieu d'améliorer votre vie.

Vous venez de créer des toilettes en or ("America" au Guggenheim de New York). En quoi Marcel Duchamp vous a-t-il influencé ?

Toute l'histoire de l'art a compté pour moi, ainsi que la curiosité et le désir de faire partie d'un club auquel je n'ai jamais été officiellement invité. On me catégorise encore comme un "truc différent" plutôt que comme un artiste. "America" est l'incarnation dans le domaine de l'art de la répartition mondiale des richesses: 1% de la population en détient 99%. Si l'urinoir de Duchamp a eu besoin d'aller se montrer dehors, ce cycle est désormais terminé, et il est enfin retourné à sa place initiale: dans les toilettes.

Qu'en est-il d'Andy Warhol ? Votre œuvre est tout aussi ironique que la sienne. Assumez-vous la filiation ?

Warhol était plus iconique qu'ironique. Mais cela rejoint ce que nous évoquions : le travail des artistes traite toujours de la question du pouvoir des images. C'est la possibilité d'une permanence qui nous intéresse, de fixer le temps, que ce soit pour quelques secondes ou pour l'éternité. Ce qui compte est d'"impressionner" l'esprit de l'autre, presque de le posséder. Notre seul luxe est de pouvoir occuper notre temps comme nous le voulons. Car c'est la seule chose au monde que l'on ne peut pas acheter.

Combien de temps, alors, vous faut-il en général pour créer une œuvre ? Combien de gens travaillent avec vous ?

Depuis toujours, la production d'une œuvre d'art est un processus collectif. Souvenez-vous des ateliers des maîtres de la Renaissance. Je n'ai pas de studio, je travaille directement avec les artisans qui vont réaliser l'œuvre. Tous les artistes, à plus ou moins grande échelle, ont besoin d'une aide extérieure quand il s'agit de transformer leurs idées en objets. Contrairement à la Renaissance, l'ère digitale permet de ne pas avoir d'atelier. Mais, pour être honnête, je n'ai jamais eu aucun problème à terminer une œuvre, d'un point de vue technique.

Quels sont les artistes que vous admirez ? Ceux que vous estimez surévalués ?

Le silence de Bruce Nauman, la sévérité de Joseph Beuys, la manière de Raphaël, l'excentricité de Bernin, l'alchimie de Gino De Dominicis, l'âme tourmentée du Caravage... Tous peuvent m'apprendre quelque chose. Il n'existe pas de positif ou de négatif de ce côté-là...

Etes-vous quelqu'un de religieux ?

J'ai été élevé dans la tradition catholique, mais mon travail n'a rien à voir avec cela. La réalité, néanmoins, c'est que l'Eglise a réussi à la perfection ce que les artistes cherchent à accomplir depuis des années : être iconiques et reconnus.

Votre expo s'appelle "Not Afraid of Love" (Pas peur de l'amour). Est-ce un conseil à suivre ?

Je ne suis pas si présomptueux : je ne donne des conseils qu'à moi-même !

**par Benjamin Locoge et Elisabeth Couturier
le 23 octobre 2016
Source : Paris Match**